

ARCHÉOLOGIE EN VAUCLUSE

JOURNAL D'INFORMATION DU SERVICE D'ARCHÉOLOGIE DU CONSEIL GÉNÉRAL DE VAUCLUSE



Conseil général de Vaucluse

34

JUIN 1999



Archéologie des villes...



Archéologie des champs...

Directeur de la publication :
Jacques Bérard
Journal expédié gratuitement
sur simple demande
Conseil général de Vaucluse
Service d'Archéologie
84909 Avignon cedex 9

Dans un précédent éditorial, nous insistions sur la qualité urbaine du Vaucluse, riche de six agglomérations antiques et médiévales, chefs lieux de cités puis villes épiscopales. Les Vauclusiens peuvent légitimement s'enorgueillir de cet héritage archéologique, l'un des plus denses de la France, et son Conseil général davantage encore puisqu'il contribue directement à sa protection ou son exploration. Nous souhaiterions aujourd'hui insister sur l'archéologie rurale dans notre département, dont le caractère remarquable doit aussi être souligné.

Un projet de loi, sur lequel nous aurons sans doute l'occasion de revenir, entend résoudre les problèmes posés par l'archéologie préventive. Certes, une clarification du champ d'intervention principal de l'archéologie métropolitaine s'impose de toute évidence. Toutefois, le domaine de la fouille préventive, celle liée à une menace de destruction du sous-sol, ne saurait se réduire aux seules fouilles urbaines. A l'exception des travaux d'infrastructure routière, et de quelques grands projets linéaires (TGV, réseaux d'électrification ou de gaz), l'archéologie rurale fait figure de parent pauvre. Si les délais, les procédures et les coûts d'intervention peuvent être maîtrisés en milieu urbain, rien de semblable n'est actuellement mis en place pour les innombrables destructions qui s'opèrent à la campagne, et dont les auteurs, le plus souvent agriculteurs, ne peuvent évidemment assumer le coût. Quel organisme peut-il prendre à sa charge les moyens nécessaires à la protection ou l'exploration de ce patrimoine menacé ? Comment prévenir, par une gestion préalable des sites exposés, les destructions qu'entraînent chaque jour travaux agricoles ou forestiers ? C'est, nous semble-t-il, à ces questions urgentes que devra s'attacher à répondre la future loi.

Enfin, et plus encore que de financements ou de cadre administratif, l'archéologie rurale nécessite des relations de proximité et de confiance. Basées longtemps sur le bénévolat, qui reste indispensable, les interventions sur des terrains agricoles privés supposent disponibilité, rapidité et efficacité. Les comptes rendus de découvertes, que le lecteur pourra parcourir dans les pages suivantes (Saignon, Oppède, Camaret, Goult, Sarrisans) démontrent, s'il en était besoin, que le potentiel archéologique du terroir vauclusien est important, et qu'il ne peut être assumé qu'avec des équipes locales disponibles et motivées.

Jacques Bérard
Président du Conseil général
Thierry Mariani
Président de la Commission
Culture et Tourisme

GUY BARRUOL.

Les Gorges de la Nesque dans les Monts de Vaucluse : nature histoire, découvertes, randonnées

Guy Barruol; avec le concours de J. Buisson-Catil, D. Carru, Alain Couturaud, Gérard Gaubert, †Maurice Julian, Claude Martel, Gérard Sauzade. Mane : éd. Alpes de Lumière, 1998. -107 p.: ill. - (Les Alpes de Lumière ; 127)

Parmi les divers aspects développés dans cet ouvrage, l'archéologie trouve naturellement sa place au sommaire de la seconde partie consacrée à « L'occupation humaine de la Vallée de la Nesque »

- La Préhistoire : l'occupation humaine des temps glaciaires à l'Holocène, par Jacques Buisson-Catil et Gérard Sauzade, p. 34-42. L'exposé synthétique des connaissances acquises par les préhistoriens sur l'occupation humaine depuis le Paléolithique Moyen jusqu'à l'Age du Bronze est suivi d'un inventaire des sites connus de Sault à Venasque. Ce recensement, accompagné d'un plan simplifié, met en évidence des zones privilégiées d'implantation humaine. On notera, en fin d'article, un bref rappel de la législation, les coordonnées des administrations compétentes en matière d'archéologie et une réflexion sur la responsabilité de chacun à l'égard de ce patrimoine.
- L'Histoire : la Nesque dans l'Antiquité et au Moyen Âge, par Guy Barruol, p. 43-46.

Après une vue d'ensemble des sites et découvertes isolées répertoriés dans les monts de Vaucluse, l'auteur attire notre attention sur tous les « signes de la main mise de l'homme sur son environnement » encore parfaitement lisibles aujourd'hui par le promeneur attentif.

- Venasque dans l'Antiquité : recherches archéologiques récentes, par Dominique Carru, p. 63-66.

Où sont exposés les résultats du travail entrepris ces dernières années sur le territoire de la commune par le Conseil général de Vaucluse en étroite collaboration avec les associations locales, de la cartographie des occupations successives aux fouilles archéologiques conduites à la faveur des travaux d'aménagement ou de restauration.

Visan Collection Bonnefoy

Bénéficiaire d'une importante collection d'objets archéologiques réunie par Jean Bonnefoy, la commune de Visan, répondant aux souhaits de la donatrice, Madame Nicole Khun, et de l'Association Multiculturelle de Visan, a formé le projet d'une présentation publique de ce patrimoine. Un premier travail d'inventaire a été réalisé par Isabelle Doray, céramologue contractuelle de la Ville de Visan, en collaboration avec le Service d'Archéologie du Conseil général de Vaucluse. Ce catalogue mobilier, résultant d'une collecte systématique des découvertes effectuées sur le territoire de la commune, débouche sur l'élaboration d'une carte archéologique de Visan. L'inventaire a été facilité par le travail initial de Jean Bonnefoy, qui avait pris soin de recenser les sites archéologiques révélés à l'occasion de travaux agricoles et de rédiger le compte-rendu des fouilles dont les objets proviennent.

Au mois d'avril, Xavier Gutherz, conservateur du Service régional de l'Archéologie pour la région Provence-Alpes-Côte d'Azur, a été nommé conservateur de la Région Languedoc-Roussillon.

Le Service d'Archéologie du Conseil général de Vaucluse le salue chaleureusement et souhaite la bienvenue à son successeur Xavier Delestre qui officiait auparavant en qualité de conservateur régional de la Haute-Normandie.

Abbaye Saint-André de Villeneuve-lès-Avignon

24-26 septembre 1999

Un colloque historique et archéologique est organisé à l'occasion du Millénaire de la fondation de l'abbaye Saint-André de Villeneuve-lès-Avignon, du 24 au 26 septembre 1999.

Ces journées d'études seront consacrées à l'histoire, à l'architecture et au rayonnement de l'abbaye bénédictine qui a joué au Moyen Age un rôle important en Provence, au côté de Saint-Victor de Marseille, de Montmajour et de Lérins. Parmi les contributions au programme de ce colloque on notera pour le domaine de l'archéologie : Le Mont Andaon dans l'Antiquité ; Présentation de l'abbaye médiévale : l'architecture et le décor sculpté et les Etudes archéologiques et historiques de quelques prieurés : Sainte-Marie des Angles, Saint-Agricol d'Albaret, Thouzon, Saint-Pierre de Méjean à Puyvert.

Renseignements :
Secrétariat du colloque : Mme R. Bacou
Abbaye Saint-André
30400 Villeneuve-lès-Avignon



• en vignette de couverture, Carpentras, Quartier du collège, mobilier gallo-romain

• ci-dessus, Visan, Lobrieu, nécropole à incinération, cruche en verre soufflé, Ier siècle ap. J.-C. (Coll. ASPAER, Vatréas)

• à gauche, Visan, le Rotard, mobilier funéraire, IVe siècle ap. J.-C.

SITES

Goult

Dolmen de l'Ubac

L'exploration archéologique du monument mégalithique de l'Ubac s'est poursuivie durant le mois de juillet 1998 sous la direction conjointe du Service régional de l'Archéologie et du Service d'Archéologie du Conseil général de Vaucluse, avec la participation de nombreux bénévoles français et étrangers.

Établi à l'extrémité d'une petite plaine alluviale dite de Marican, un peu en amont du point où le lit de la rivière se resserre entre les plateaux des Artèmes et du Castellar, et enfoui sous 2,50 m de sédiments, le dolmen de l'Ubac est la seconde sépulture de ce type découverte en Vaucluse.

On en dénombre davantage, souvent implantés sur des sites de hauteur donc plus visibles, dans les autres départements de la Région (11 dolmens dans les Bouches-du-Rhône, 55 dans le Var, 24 dans les Alpes-Maritimes, 6 dans les Alpes-de-Haute-Provence et 4 dans les Hautes-Alpes).

Du point de vue architectural, ce dolmen se rattache au type des monuments mégalithiques à chambre allongée de Provence occidentale, dérivé des tombes de Fontvieille (hypogées et dolmens). Il est constitué d'une chambre sépulcrale limitée, au nord et au sud par un mur de pierre sèche, à l'est par une dalle de chevet (effondrée) et à l'ouest par deux piliers ménageant une entrée étroite. Cette chambre sépulcrale était recouverte de trois dalles. Le couloir d'accès, toujours prévu sur ce type de monument, n'est pour l'heure qu'en partie visible.

Au cours de cette troisième campagne de fouille, le décapage manuel du tertre funéraire et le relevé des blocs constitutifs de la chape ont été achevés, comme la fouille des carrés riches en mobilier lithique dans la zone est du chantier. Une étude a porté sur les zones de contact entre les éléments rapportés du tertre funéraire et les éléments naturels. La reprise de l'exploration de la chambre sépulcrale a donné lieu à un relevé du mobilier et des restes osseux humains qui totalisent désormais une dizaine d'individus dont plusieurs immatures.

Dans le même temps, des prélèvements sédimentologiques (J.E. Brochier) ont été effectués à l'intérieur de la cella et contre ses parois externes afin de déterminer si le creusement d'une fosse a précédé l'établissement du



dolmen ou si ce dernier a été construit sur le sol. Enfin, plusieurs échantillons de charbon de bois ont été recueillis en divers points de la stratigraphie pour être soumis à analyses radiométriques (en cours).

Au regard du bon état de conservation du tertre et de la chambre dû à un enfouissement rapide après abandon, la campagne de fouille 1999 devrait permettre de conclure l'étude de ce monument sur la base d'un ensemble de données fiables, tant sur la chronologie que sur la finalité de cet ensemble exceptionnel.

• ci-dessus, Goult, dolmen de l'Ubac, vue d'ensemble du monument depuis l'Est.

• à gauche, Méthamis, Les Auzières II, héli mandibule droite de hyène des cavernes

Cavaillon

Cathédrale, chapelle Sainte-Madeleine

Des découvertes importantes concernant l'évolution architecturale de la cathédrale de Cavaillon ont été effectuées lors des travaux de restauration des enduits dans la chapelle Sainte-Madeleine (au nord de la quatrième travée de la nef). Ces travaux, réalisés sous la direction de l'architecte en chef des Monuments Historiques, ont nécessité un dégagement des parements de pierre pour la pose du nouvel enduit. Des éléments d'une construction antérieure sont alors apparus. Il s'agit principalement de deux fenêtres romanes et d'un départ de voûte en berceau beaucoup moins élevée que celle conservée. L'observation de ces différents vestiges permet d'avancer quelques hypothèses sur la construction et les multiples réaménagements de cette chapelle latérale.

À l'origine le mur gouttereau nord de la nef n'était pas percé par une chapelle et une arcature aveugle rythmait cette travée. Cela signifie que l'espace occupé aujourd'hui par la chapelle Sainte-Madeleine se situait à l'extérieur de l'édifice. Un peu plus tard, probablement à la fin du XI^e siècle, le mur gouttereau fut percé et une chapelle latérale fut aménagée entre les deux contreforts prolongés alors, au nord, d'environ 1m 20. Deux étroites fenêtres romanes à l'embrasure évasée éclairaient cet espace. La première se situe au nord (visible de l'extérieur) et se trouve maintenant obstruée par un remplissage de moellons. La seconde est située à l'ouest dans la maçonnerie prolongeant le contrefort. Du couvrement de cette première chapelle, seule la trace de la voûte a subsisté sur les murs. On peut avec certitude, suivre le tracé d'un berceau à 2m 30 en dessous de la voûte actuelle.

Au XVII^e siècle, la hauteur de la voûte ne convenant plus, ou cette dernière s'étant peut-être écroulée, on décida alors de reconstruire un berceau sur imposte (la voûte actuelle). Cette surélévation fut réalisée avec des moellons, la pierre de taille étant réservée pour l'imposte et la voûte.

À l'époque moderne, on note la création d'une ouverture haute et étroite dans la

maçonnerie prolongeant le contrefort à l'est de la chapelle (construction peu soignée aux jambages de plâtre). Cette recherche de luminosité pourrait être la conséquence d'une obturation des fenêtres romanes. Les XVII^e et XVIII^e siècles ont laissé une niche en cul de four et une armoire liturgique dans la partie basse du mur est. Enfin, une fenêtre jumelée a été percée en haut du mur nord à la fin du XIX^e siècle.



Méthamis

Les Auzières 2

Faisant suite à un premier sondage réalisé par M. Paccard et M. Livache sur le site paléontologique des Auzières 2, le second sondage pratiqué au cours du mois de septembre 1998 a confirmé les résultats obtenus précédemment. Une coupe stratigraphique de l'ensemble des dépôts sur 3m50 de hauteur a été obtenue par l'ouverture d'un nouveau carré de fouille. Ainsi, trois grands ensembles sédimentologiques très contrastés ont été identifiés. Les niveaux paléontologiques se situent à la base de la coupe ; les délais impartis à l'opération n'ont pas permis de dévoiler la totalité de la séquence stratigraphique. Mais de nombreux indices, dont la présence de spéléothems, laissent supposer que le site se présentait comme une grotte effondrée par la suite.

Une abondante faune pléistocène a été mise au jour : hyène et lynx des cavernes, renard polaire, rhinocéros laineux, cheval caballin et hydruntin, cerf, bouquetin et chamois. Si ces dernières espèces sont relativement communes en Provence, ce n'est pas le cas de la hyène (Vallescure à Saumane, grotte de la Masque à Entrechaux) et moins encore du rhinocéros laineux ou de l'isatis.

L'âge des animaux abattus, associé à l'absence de témoins d'activité humaine et à la présence de dents digérées, suggère un repaire de hyènes qui serait le premier identifié et décrit dans le Vaucluse. Compte tenu de l'état évolutif et des affinités écologiques des espèces en présence, il est possible d'envisager le rattachement de ce site au Würm ancien.



Saignon, Tourville,
bassin de bronze

Tourville

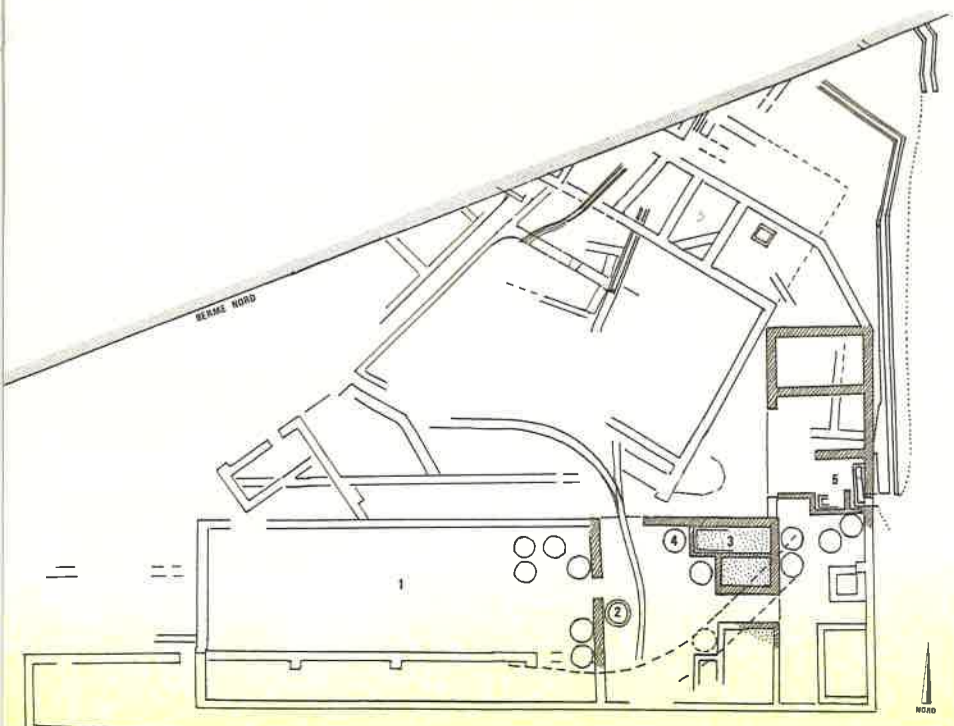
Au mois d'octobre 1998, les travaux de terrassement préalables à l'implantation d'une maison d'accueil spécialisé ont mis au jour des bâtiments gallo-romains insoupçonnés, quartier Tourville à Saignon. Une négociation rapidement conduite entre l'ADAPEI, maître d'ouvrage du projet et la ville d'Apt, propriétaire des terrains, a permis de réaliser une fouille de sauvetage d'urgence d'une durée d'un mois. Ainsi a été reconnu le plan d'une villa romaine étendue (env. 3200 m²), particulièrement son développement agricole, et une partie résidentielle, épargnée lors des travaux de terrassement. A l'issue de cette intervention, et au vu de l'intérêt exceptionnel des vestiges dégagés, la décision de sauvegarder le site a été retenue. Une fouille programmée assortie d'un projet d'aménagement et de restauration de l'ensemble des constructions sera donc conduite en 1999. La valorisation visera à une présentation publique du site. La villa est admirablement placée, à trois kilomètres d'Apt, à deux cents mètres du Calavon, non loin de la voie Domitienne. Elle s'est établie sur le versant méridional d'un relief, bénéficiant ainsi d'une excellente exposition et d'une position abritée. L'organisation générale de l'exploitation apparaît assez clairement.

L'aile nord des bâtiments est probablement la plus ancienne. Elle semble dévolue aux activités artisanales. Les pièces qui la composent, de plan irrégulier, s'appuient au nord sur un puissant mur de soutènement. Un foyer, construit avec des éléments de récupération, correspond à une fonderie de plomb. Une cuve aux parois couvertes de chaux a peut-être servi de fosse de gâchage de mortier, puis de dépotoir. A la limite de la façade et de la cour centrale, un bassin recueillait les eaux de ruissellement. Plus au nord encore, au-delà de la zone fouillée, l'extension de la partie résidentielle a été reconnue par un sondage et reste à dégager.

Deux ailes, au sud et à l'est, entourent l'espace central (avec portail latéral) et dessinent un trapèze. Ces corps de bâtiments sont réservés aux activités agricoles principales et au stockage des denrées produites. Deux fonds de cuve de foulage, possédant encore leurs écoulements et leurs bondes ont été dégagés. Le hangar de stockage, de plan rectangulaire (23,5 x 8 m) présentait une double rangée de *dolia* (total du chais 40 à 50 jarres).

Les séries monétaires et le matériel céramique permettent de situer l'activité principale au cours du II^e siècle et de la première moitié du siècle suivant (monnaies les plus récentes de Gallien et Salonine). Un incendie est assurément responsable de la destruction violente du site. Il faut particulièrement souligner l'absence de récupération des matériaux ou des objets abandonnés après cet événement, ainsi que la qualité de conservation des bâtiments, scellés par les niveaux d'effondrement des étages, des planchers et des toitures. On relèvera ainsi la découverte des éléments d'un lairair, comportant l'autel

Saignon, Tourville,
plan de la villa



décoré de rouelles et sa table munie d'une plaque de bronze en façade. Une vasque en bronze, d'un poids voisin de 50 kg, a également été recueillie. Elle correspond probablement à un dispositif de chauffage (chaudière, ou plus probablement « samovar » sorte de vaporisateur d'étuve), et laisse supposer l'existence d'une partie thermale non dégagée.

Le Service d'Archéologie du Conseil général de Vaucluse a réalisé au mois d'octobre 1998 un diagnostic archéologique préalable à la réalisation de la déviation routière de Camaret sur Aigues. Cette nouvelle route mettra en relation les routes départementales n° 975 et 43, traversant les quartiers de la Levade et des Temples, au sud de l'agglomération.

Lors de prospections, deux sites avaient été repérés, au quartier des Temples et sur la butte Saint-Martin. Les sondages entrepris y ont révélés un habitat romain d'une part et un cimetière du haut Moyen Âge d'autre part.

La Butte de Saint-Martin

Le site est formé d'une petite éminence qui domine les terrains environnants de quelques mètres. Les travaux agricoles liés à la culture de la vigne ont contribué à l'atténuation du relief, et entraîné la destruction des vestiges archéologiques les plus superficiels. Cependant, les sondages ont permis de mettre au jour une série de tombes, orientées vers l'est et disposées en deux rangées au moins, formant un petit cimetière. Les sépultures, simples fosses oblongues creusées dans le substrat gravillonneux, comportaient parfois quelques lauses ou fragments de tegulae, constituant le fond, les parois et/ou la couverture de la tombe. Une fosse-dépotoir découverte à une distance de quelques dizaines de mètres à l'ouest du cimetière, et contenant un abondant matériel céramique datable des XI^e-XII^e siècles incite à penser qu'un petit habitat était construit sur le site.

Les Temples

Quelques centaines de mètres plus au nord, les sondages ont exhumé des vestiges bâtis d'époque romaine. Quelques portions dérasées de murs de constitution fruste, des niveaux de sol de terre battue et une couche de destruction de toiture attestent l'existence de bâtiments à proximité desquels une vaste fosse-dépotoir, particulièrement riche en matériel céramique, a été mise en évidence. Ces objets, dont l'état de vétusté corrobore la fonction de dépotoir de la fosse, appartiennent au vaisselier d'une habitation et sont datables du II^e siècle de notre ère. Constitué pour l'essentiel de céramiques communes claires et sombres (cruches, urnes et jattes), ce lot comprend également quelques pièces de céramiques fines, de type sigillée sud-gauloise (Drag. 33 et Ritt. 12) et sigillée claire b (Desbat 7, 8, 19, 12 et 66). Le caractère fruste du bâti, et la présence de cette fosse-dépotoir évoquent les dépendances d'une habitation rurale, sans doute une exploitation agricole, qui se développe au nord de la zone sondée.

L'intervention de fouille de sauvetage prévue à la suite de cette opération, devrait permettre une reconnaissance exhaustive des communs de cet habitat romain et amener vraisemblablement la découverte de nombreuses autres pièces de céramique, permettant une meilleure approche du vaisselier de ce type d'habitation.

Le Château

Pour la deuxième année consécutive, une petite intervention de fouille programmée s'est déroulée sur le site du Château. L'opération était placée sous la responsabilité d'un archéologue contractuel de l'association « Gigondas d'Hier et d'Aujourd'hui », aidé sur le terrain d'une quinzaine de jeunes archéologues bénévoles. Ces interventions de fouille archéologique constituent le préalable à l'élaboration d'un projet de mise en valeur du site, qui comprendra, outre la présentation des vestiges découverts, un parcours botanique et sans doute une extension du « cheminement de sculptures ».

La fouille réalisée en 1997 avait permis de mettre au jour, sur la plate-forme sommitale du site, les vestiges très dégradés d'une tour circulaire et les restes d'une enceinte, attribuables au plus tard au tout début du XIV^e siècle.

Cette année, les recherches conduites à mi-pente de la petite éminence rocheuse qui forme le site du château ont donné lieu à l'étude des vestiges d'une portion d'enceinte toujours en élévation, qui complète le dispositif défensif initial, à une date pour l'heure non connue, et à la découverte de silos creusés dans le rocher qui attestent l'existence d'un habitat, antérieur au début du XIV^e siècle. Des sondages ponctuels conduits en divers points du site ont, quant à eux, révélé d'autres structures bâties et sans doute une nouvelle portion d'enceinte. Ces éléments seront le point de départ de la prochaine intervention programmée pour cet été.

Au cours de l'année, les observations de terrain sont complétées par un travail de recherche en archives, indispensable à la compréhension du site.

Boulevard Maréchal Joffre

Les travaux de démolition d'une entreprise industrielle de confiserie (établissements Gay), entraînant quelques terrassements superficiels, ont libéré une vaste parcelle au sud d'Apt, dans une zone d'extension périphérique de l'agglomération antique. Le quartier, dominant la plaine de quelques dizaines de mètres, s'étend sur les contreforts du Luberon. Plusieurs découvertes anciennes laissent supposer une répartition assez lâche de riches villas du Haut Empire dans cette région de la ville (mosaïques mises au jour en 1903 et 1952, aqueducs, lairair domestique). Les sondages d'évaluation ont confirmé cette vocation résidentielle. Le terrain naturel, en pente assez prononcée et d'une superficie de 2200 m², est aménagé suivant deux terrasses d'occupation déterminées par un fort mur de soutènement, d'une élévation originelle d'environ deux mètres. Le niveau supérieur, très abaissé par l'érosion de pente, ne porte que des traces de constructions éparses (fond de bassin en béton de tuileau, fondations de murs liés à la terre). En contrebas, la terrasse inférieure, enfouie sous d'importants colluvions est couverte par un ensemble de pièces d'habitation très bien conservées (élévation des murs sur plus de 1.2 m de hauteur). Trois sondages ont permis de reconnaître une série de salles appuyées contre le soutènement, mises en place dans la première moitié du I^{er} siècle de notre ère. Ces espaces, aux murs décorés d'enduits peints et aux sols de terre battue, sont parcourus de drains et de réseaux d'assainissement souterrains, captant les eaux de ruissellement. Leur comblement est, pour une large part, constitué de l'effondrement d'un étage. Ils paraissent s'ouvrir sur une seconde travée de pièces plus vastes, dont certaines sont pourvues de sols maçonnés (bétons et probablement mosaïques à proximité). La reconnaissance très partielle de ce site, où une fouille extensive devrait prochainement être exécutée sur les 950 m² du niveau inférieur, a toutefois montré que les murs s'orientent selon les axes privilégiés de la cadastration urbaine d'Apt. D'autre part, l'occupation reconnue ne couvre que les deux premiers siècles de notre ère.

Sénanque

Une surveillance de travaux de réfection du cloître de l'abbaye a permis, durant le mois d'avril, de recueillir quelques informations sur la stratigraphie du jardin central de cet espace. Des excavations ont été creusées, sous la conduite de la Caisse nationale des Monuments Historiques, dans le cadre d'un projet d'assainissement des galeries périphériques. Les sondages opérés à l'emplacement d'un futur drain ont livré quelques éléments mobiliers médiévaux (céramiques réductrices à pâte réfractaire), des ossements de tombes bouleversées à date ancienne, ainsi que de nombreuses indications sur les rehaussements successifs de la cour. Le niveau de sol contemporain du cloître (XII^e siècle) a pu être formellement reconnu, de même que les remblais sous-jacents appartenant aux phases de construction de l'édifice.



Oppède, église haute

Église d'Oppède-le-Vieux

Une surveillance ponctuelle des travaux réalisés sur la placette de l'église haute du village d'Oppède, a apporté quelques éléments de connaissance sur la chronologie d'occupation du site, dont certaines informations réellement novatrices. Ainsi la présence de couches d'épandage en place sur le rocher, et un mobilier résiduel relativement abondant dans les niveaux supérieurs, démontrent l'existence d'un village perché aux IIe-IIIe siècles avant notre ère. Cet oppidum s'étendant sans doute sur l'assiette totale du *castrum* actuel, apparaît d'une certaine importance. Les céramiques recueillies sont assez peu fragmentées : vases de stockages, poteries modelées, communes tournées à pâte claire, campanienne. Sur cet horizon, des apports de remblais ont été entr'aperçus : leur mobilier témoigne à nouveau d'une occupation à ce jour insoupçonnée, attribuable aux IVe-Ve siècles ap. J.-C. (*tegulae*, amphores cylindriques africaines, communes grises et poteries fines à couverture métalliscente). Enfin ces excavations ont montré un important remblaiement au XVIe siècle, formé de décombres de bâtiments arasés, au sein desquelles quelques fragments de peintures à fresques font songer à la reconstruction de l'ancienne église romane.

Quartier du Collège

Le groupe archéologique de Carpentras et le Service départemental d'Archéologie ont conduit une intervention d'urgence dans le cadre d'un projet de lotissement résidentiel et préalablement à sa mise en chantier. Réalisée durant le mois de janvier, la fouille a porté sur une vaste parcelle (8500 m²), située en périphérie orientale de Carpentras, au sommet du relief longeant la route de Mazan. Cette zone ayant fourni quelques découvertes épigraphiques anciennes, pouvait recouvrir les nécropoles gallo-romaines suburbaines, dans un quartier proche des limites de l'agglomération antique.

Les découvertes réalisées se rapportent effectivement à l'archéologie funéraire. Deux tombes à incinération très distantes l'une de l'autre et une inhumation isolée sans mobilier ont été exhumées. Les objets d'accompagnement des incinérations en fosse simple (lampe à huile, charnière de coffret, poteries communes) peuvent être placés à l'extrême fin du IIe siècle de notre ère.

Mais les recherches se sont surtout concentrées à l'emplacement d'une vaste cuvette à dépôts cendreux. Une large excavation (24x13m) avait été anciennement creusée à faible profondeur dans le sol géologique, peut-être s'agissait-il d'une carrière de marne sableuse ? Par la suite, et sur sa berge méridionale, des rejets hétérogènes ont

contribué à remblayer la dépression. Ces dépôts étaient constitués de vidange de foyers et de bûchers funéraires (nettoyage des *ustrina* et rebuts des céramiques d'incinération primaire). Ils formaient des poches successives, accumulées par endroit sur près de 1,2 m d'épaisseur (la totalité de la décharge comptant au moins 35 m³ de remblais analogues). Leur composition mêlait charbons, esquilles d'ossements brûlés, céramiques et verreries. Quelques ossements humains encore en connexion montraient que les rejets avaient pu affecter les résidus de crémation dans la totalité des corps incinérés. Le mobilier très stéréotypé compte une forte proportion de petits vases (parois fines, sigillées, olpés et tasses communes), des verreries fondues, quelques objets métalliques (miroirs, anneaux, charnières) et près d'une centaine de monnaies. On relève l'absence totale et surprenante dans ce type de contexte, d'objets en os (aiguilles, éléments de lits ou de brancards, jetons) et la rareté des formes sigillées décorées. Toutefois, de nombreux objets intacts, coupelles, sigillées, petites formes communes et surtout nombreuses fioles de verre, ont été recueillis et forment l'ensemble mobilier le plus considérable exhumé du sous-sol carpentrasien depuis de nombreuses décennies. Ainsi une centaine d'estampilles sur Drag. 33, 27 et 18/31, exclusivement produites dans les ateliers de la Gaufresenque, ont été dénombrées. La datation des rejets est très sérieuse, entre 70 et 90, sous Néron, Vespasien et Domitien, mais n'implique pas que l'activité de la nécropole riveraine, d'où proviennent ces rejets, soit aussi courte. D'autres zones d'épandage ont pu être utilisées après le remblaiement définitif de cette cuvette.

Palais des Papes

Dans le cadre d'un Projet Collectif de Recherche (Palais des Papes-LAMM, SAGCV) portant sur les travaux de construction du Palais des Papes, les travaux de relevé et d'étude ont concerné cette année la Tour Saint Laurent ou Tour du Revestiaire. Un relevé précis de cette partie du Palais Neuf est en voie d'achèvement. Cette étude, qui s'accompagne d'une lecture des comptes de la chambre apostolique et des divers textes conservés contemporains de la construction du Palais des Papes, permet d'appréhender les réalités matérielles et financières du chantier de construction.

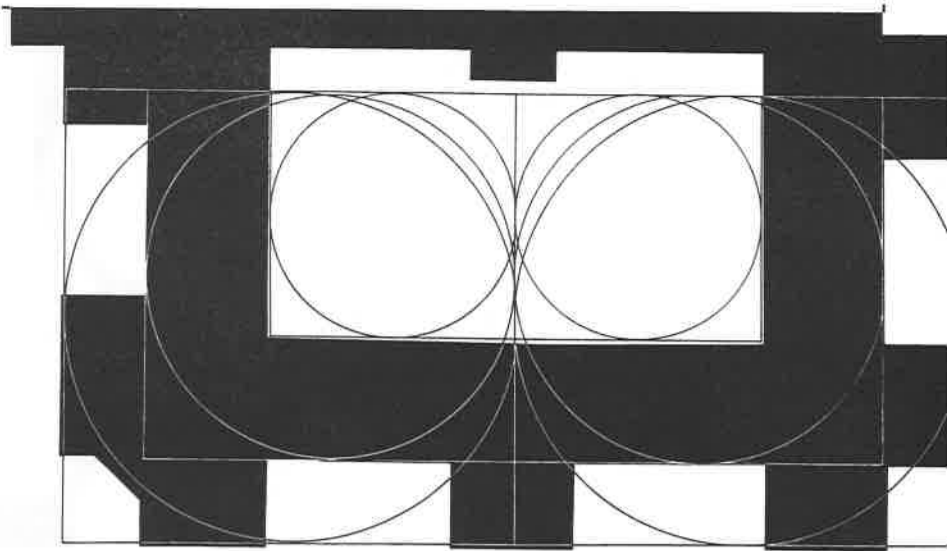
L'étude des relevés prolonge les observations effectuées au début du siècle par le Dr. Colombe, notamment en vérifiant que la canne avignonnaise qui a servi à dimensionner la construction mesurait bien 1,975 m. Par ailleurs, elle a mis en évidence le système élaboré par le maître d'œuvre Jean de Louvres pour déterminer les dimensions de chacun des éléments de maçonnerie de la tour, sur la base de la canne et de ses sous-multiples (demi-canne ou 4 palmes : 0,988 m ; trois-quarts de canne ou 6 palmes : 1,482 m), en sorte de les organiser entre eux selon des rapports de proportion et suivant un tracé régulateur d'une grande rigueur.

Le travail de lecture archéologique de cette partie du monument achevé, une nouvelle réflexion concernant l'utilisation du fer dans la construction s'amorcera, notamment par la tentative de repérage dans les maçonneries des tirants et autres pièces métalliques destinés à compenser les poussées obliques des voûtes et dont les prixfaits attestent l'existence.

Rue du Crucifix - Caserne des Passagers

Le projet immobilier de transformation des bâtiments de l'ancienne Aumône Générale d'Avignon en résidence de standing, a entraîné, durant le mois de décembre 1998, la réalisation de sondages d'évaluation sur une emprise très limitée. Les parcelles concernées, situées en bordure de l'enceinte romane, recouvrent les franges d'extension maximale de l'agglomération gallo-romaine.

Deux excavations pratiquées à l'angle des rues Pétramale et du Crucifix, à l'emplacement d'une future tour de distribution des immeubles anciens, ont permis la reconnaissance d'une stratigraphie, étagée sur 3 m d'épaisseur. A la base, des niveaux d'occupation, situés sous l'actuelle nappe phréatique (15,3 NGF), peuvent être attribués à l'extrême fin du IIe siècle av. J.-C. (foyers, épandage de céramiques à pâte claire et modelées, murs de



pierres brutes arasés). Cet horizon est recouvert, à l'ouest et en bordure de la rue Pétramale, par les recharges successives d'une voie, mise en place avant le changement d'ère. La chaussée, dont l'axe et la direction n'ont pu être précisément évalués, semble toutefois orientée parallèlement à la rue médiévale aboutissant au rempart XIe-XIIIe siècles (portail Magnanen), avec une translation latérale d'une dizaine de mètres. Au-delà, vers l'est, la voie antique est bordée de grandes dalles accolées (couverture d'égouts ?), puis par une zone non bâtie qui peut correspondre à un jardin. Dans ce dernier espace, les dépôts peuvent être attribués au deux premiers siècles ap. J.-C. Les remblais successifs qui scellent l'occupation antique, sont formés d'apports fluviaux stériles et marquent sans doute l'abandon de cette zone durant le haut Moyen Âge. Des maisons succédant aux premiers habitats médiévaux, sont reconstruites dans le cours du XIIIe siècle. Leurs sols de terre battue et de brasier, superposés sur plus d'un mètre de hauteur, témoignent des rehaussements rapides de la ville aux XIVe-XVe siècles. Ils ont livré des dépotoirs d'une certaine richesse (céramiques polychromes, importations Valenciennes, dont une grande aiguière à godrons et pied ouvragé) qui correspondent au niveau de peuplement de ce quartier désormais urbain, où sont implantées livrées cardinales et fondations religieuses. L'aménagement projeté ne comportant aucun terrassement profond, le site ne devrait pas faire l'objet de recherches complémentaires.

Les Cordeliers

En 1994, l'îlot des Cordeliers, ensemble architectural constitué de l'ancienne Poste, de l'ancien dispensaire Saint François et de l'hôtel de Jonc, avait fait l'objet d'une étude archéologique révélant la présence de puissantes maçonneries antiques conservées jusqu'au deuxième niveau des bâtiments actuels. Elle avait également permis de vérifier que, pour une large part, ces bâtiments d'apparence quelconque réutilisaient des constructions médiévales.

La réhabilitation projetée, de la partie nord de l'ancien dispensaire Saint François, a été précédée d'une petite intervention archéologique au cours de laquelle les relevés architecturaux précédemment entrepris, ont été complétés.

La réalisation d'un accès extérieur à la cave de l'immeuble est à l'origine du dégagement d'une portion d'un *decumanus* secondaire de la ville antique : de grandes dalles de calcaire froid, de forme polygonale, assemblées à joints vifs pour constituer la bande de roulement de la chaussée. Cette découverte revêt un caractère exceptionnel à Orange au regard de la constitution plus fruste de la majeure partie des portions de rues antiques repérées à ce jour : chaussées grossièrement caladées, souvent réalisées à partir d'apports successifs de gravats, sur le site du Cours Pourtoulous ou de Saint Florent, par exemple. Elle enrichit par ailleurs le corpus de découvertes et observations anciennes concernant le réseau des rues de la cité antique. Grâce à ce dernier repérage, nous pouvons aujourd'hui restituer six *decumani* secondaires larges de 30 pieds (8,90 m environ) et régulièrement espacés de 120 pieds (35,5 m environ) qui rythment le découpage urbain du quart sud est de la ville romaine.

Les Thermes

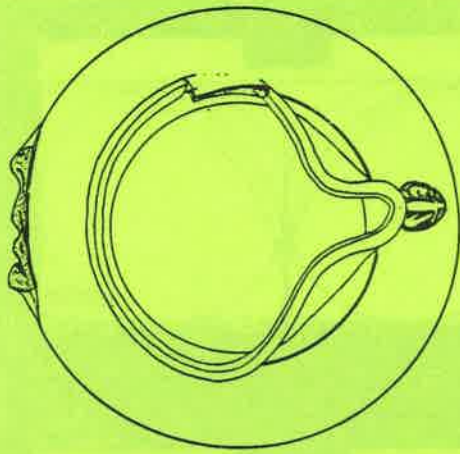
A l'occasion d'un sondage d'évaluation réalisé au quartier des Thermes par le Service régional de l'Archéologie, une

Avignon, Palais des Papes, tour Saint-Laurent, plan.

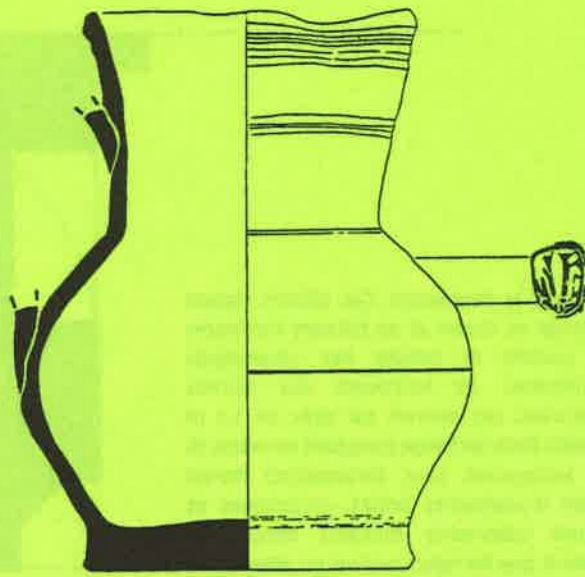
Le plan de la tour s'inscrit dans une succession de trois rectangles emboîtés de proportion 1/2 : le premier rectangle correspond à l'enveloppe extérieure de la tour contreforts compris, le deuxième à la même enveloppe sans les contreforts, le troisième au plan intérieur de la tour.

Avignon, Palais des Papes, tour Saint-Laurent, niveau 2, salle des herses.

Utilisation de la canne (1,975 m) et des ses sous multiples dans le tracé régulateur.



1



2

Sarriens, Piécard,
céramique commune
vernissée, XIV^e siècle (1)

Sarriens, Piécard,
faïence polychrome,
XIV^e siècle (2-3)

portion de chaussée dallée a été repérée dans cette zone très excentrée de l'agglomération urbaine antique. Il s'agit d'un *decumanus* secondaire, dont la direction est parallèle au *decumanus maximus* et qui pourrait constituer l'extrémité ouest du *decumanus* secondaire repéré au nord du site de Saint Florent. La chaussée, comme celle mentionnée plus haut, est constituée de grandes dalles polygonales de calcaire froid, assemblées à joints vifs. Ce revêtement comportait des traces d'usure très prononcées attestant une utilisation prolongée. Toutefois, en l'absence totale de mobilier archéologique, il demeure extrêmement difficile d'en dater la construction et de préciser la période correspondant à son utilisation. C'est l'orientation de ce *decumanus* secondaire qui constitue l'information capitale délivrée par ce sondage. En effet, sur le site voisin du Mas des Thermes les vestiges bâtis mis au jour indiquaient une inclinaison de la trame urbaine dans ce quartier périphérique. Il semble donc, au vu de l'orientation de cette nouvelle portion de chaussée, que la perturbation de la trame urbaine observée sur le site du Mas des Thermes ne soit finalement qu'un phénomène limité.

L'enfouissement important des vestiges qui assure leur conservation, ne justifie pas de fouille approfondie avant réalisation du bâtiment projeté.

Avenue de Fourches-Vieilles

A l'occasion d'un diagnostic archéologique réalisé sur un terrain situé au nord de l'agglomération antique, en bordure de la voie d'Agrippa (RN7) et à cinq cents mètres environ au nord de l'arc de triomphe, dans une zone où des sépultures romaines ont été répertoriées lors de découvertes anciennes, des fragments de sculptures et de blocs d'architecture appartenant à un ou plusieurs mausolées d'époque antique ont été découverts. Ces fragments, noyés dans un sédiment argileux compact, formaient le comblement d'une vaste dépression. Les sondages ont aussi permis de repérer quelques structures bâties très arasées et une tombe à incinération de facture sommaire.

Les fragments sculptés en ronde-bosse, exhumés dans l'un des sondages, appartenaient à trois statues de sphinges. La sculpture principale, conservée aux deux tiers représente une sphinge polymaste dont la hauteur pouvait atteindre 1.50 m et dont l'exécution très soignée figure avec précision le plumage des ailes, la chevelure tombant sur les épaules et

le baudrier perlé, croisé sur la poitrine. Le monstre prenait appui sur un socle quadrangulaire et sa patte antérieure droite reposait sur un crâne humain, confirmant la destination funéraire de l'œuvre. Posées sur un socle trapézoïdal, les deux autres sphinges sont de taille plus modeste (0,80) et de facture plus grossière.

Les blocs d'architecture les plus remarquables sont un acrotère de près d'un mètre de haut, figurant le visage d'un cyclope pourvu d'une chevelure abondante méchée, portant barbe et moustache et deux

griffons sculptés en bas relief sur un fragment de frise, affrontés de part et d'autre d'un canthare ou d'une urne funéraire sur laquelle ils posent la patte antérieure (en signe de protection).

Des fragments de chapiteaux corinthiens et ioniques, des fûts de colonnes cannelées, des blocs de couverture ornés d'écaillures en bas relief permettent d'ébaucher une restitution de ce mausolée, de plan circulaire, à deux niveaux, couvert d'une pyramide de section octogonale.

Quartier Saint-Clément

Un vaste terrain situé en bordure de la route de Roquemaure, au pied du versant ouest de la colline Saint Eutrope a fait l'objet d'une reconnaissance archéologique réalisée par l'AFAN. Cette intervention était motivée par des découvertes anciennes attestant la présence d'une zone de nécropole d'époque romaine confirmée par la topographie antique : ces terrains sont situés immédiatement à l'extérieur de la ville romaine, et en bordure d'une voie bien attestée.

Or les sondages ont révélé, dans la partie haute du terrain, des niveaux d'habitats protohistoriques, remarquablement bien conservés. Au vu du matériel céramique, il a été possible de distinguer un premier niveau d'occupation des Ve et IV^e siècles avant J.-C. (on note également la présence de matériel céramique résiduel du VI^e siècle), sans doute une ferme isolée, détruite violemment par un incendie à l'Âge du Fer et un deuxième niveau d'occupation du II^e siècle avant notre ère. Ces vestiges sont à rapprocher d'un ensemble d'habitats des Ve et IV^e siècles avant J.-C. au quartier de l'Hôpital, et du matériel céramique datable des mêmes périodes aux quartiers du Jonquier ou de La Brunette.

Concernant la période du II^e siècle, il faut également mentionner la mise au jour d'une portion de rempart effectuée sur le sommet de la colline Saint Eutrope. Ces découvertes confirment l'hypothèse d'une occupation très ancienne du site d'Orange, jusque là étayée par la seule collecte de matériel céramique résiduel sur les pentes de la colline Saint-Eutrope.

Les sondages réalisés dans la partie basse du terrain, à proximité immédiate de l'avenue Saint-Clément qui suit le tracé de la voie antique, ont dégagé partiellement un petit bâtiment romain, dont les maçonneries sont très dérasées. La taille réduite de la construction, la présence d'un second mur qui paraît définir une clôture, et l'implantation du bâtiment, invitent à identifier un petit mausolée. Ce monument est sans doute à mettre en relation avec la présence, à la base du mur de soutènement qui délimite à l'ouest le terrain sondé, de deux assises de moellons attribuables à l'époque romaine. Bien que l'exploration de ces vestiges demeure lacunaire, une hypothèse de restitution peut être avancée : celle d'un mausolée, enserré dans son enclos, et implanté en bordure de la voie antique sur les pentes de la colline Saint Eutrope.

Enfin, les derniers sondages ont révélé, contre toute attente, une petite nécropole d'époque moderne.

La Tourre

Le quartier actuel de La Tourre correspond à l'extrémité sud-ouest de l'agglomération antique d'Orange. Sur un vaste terrain, situé en bordure de l'avenue des Thermes, une première campagne de sondages, réalisée en 1994, avait révélé l'existence de vestiges bâtis antiques denses, bien conservés et faiblement enfouis.

La réalisation du premier projet de construction qui aurait provoqué d'importantes destructions archéologiques avait alors été abandonnée.

Une seconde campagne s'est déroulée au début du mois de décembre 1998, pour évaluer l'impact d'un nouveau projet de construction, à priori moins destructeur que le précédent. Ces sondages complémentaires ont notamment permis de repérer le parement interne du rempart antique et les vestiges d'un *cardo* secondaire dallé.

La découverte du rempart antique n'est pas surprenante, dans la mesure où son tracé est connu depuis fort longtemps. En revanche, le sondage révèle des vestiges bâtis du I^{er} siècle avant J.-C., et nettement détruits par la construction de l'enceinte.

Le *cardo* secondaire dallé a une direction parallèle à celle de l'actuelle avenue Saint Clément, qui réutilise le tracé d'une rue de la cité antique, à une distance de 70 m environ de cette dernière. Cette découverte est à rapprocher du site du Mas des Thermes dont les structures bâties sont orientées de façon identique, confirmant, dans cette zone totalement excentrée de la ville antique, l'existence d'une trame urbaine inclinée par rapport à celle du centre de la ville, probablement en raison de la proximité du relief de la colline Saint Eutrope.

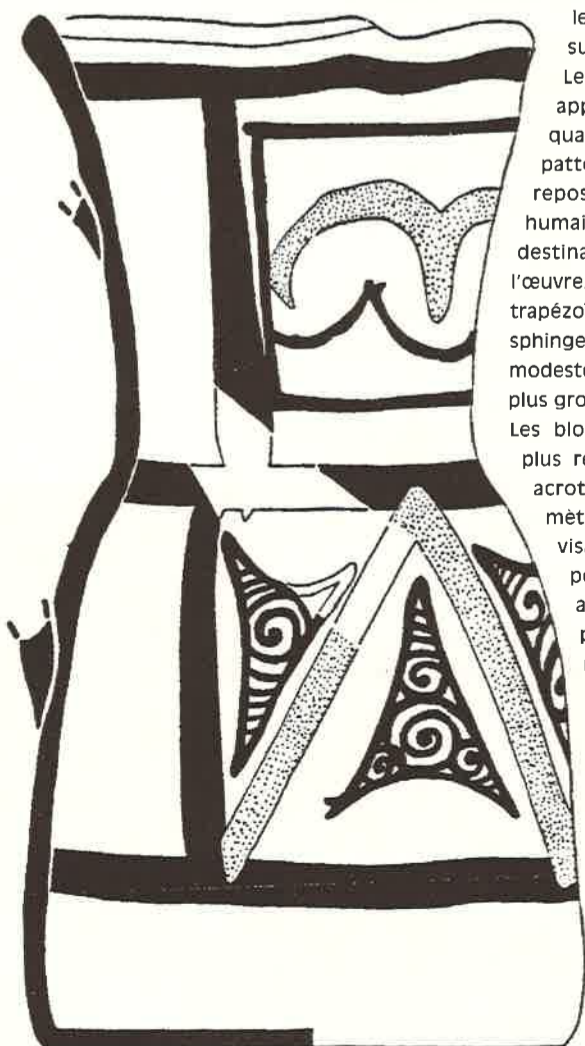
Sarriens

Piécard

Le site de Piécard est depuis longtemps reconnu par les historiens de Sarriens, comme l'emplacement d'une agglomération médiévale, peut-être à l'origine du village actuel. Situés à 2,5 km au nord-ouest du bourg actuel, à proximité de l'Ouvèze, les habitats se développaient au pied d'une butte semi artificielle, où se trouvait probablement le *castrum* des XI^e-XIII^e siècles. Cette configuration offre l'un des rares exemples vauclusiens de motte castrale, dont la fréquence est beaucoup plus importante dans les régions septentrionales.

Au cours de l'été 1998, des travaux d'aménagement d'un hangar agricole ont amené la découverte d'une cavité, partiellement comblée, dont l'orifice supérieur était protégé par un couvercle de dalles. Il s'agit probablement d'une citerne, de forme sphérique, creusée à plus de 2,5 m de profondeur dans le substrat gréseux, appareillée et enduite dans sa partie supérieure. Un conduit latéral assurait l'alimentation de cette cuve hermétique, où l'on puisait l'eau par l'étroit regard sommital. Grâce à l'obligeance du propriétaire du terrain, M. Hélène Raidon, plusieurs relevés de l'architecture de cette citerne médiévale dont la date de construction est ignorée, ont pu être dressés.

Mais les éléments les plus intéressants sont issus du remplissage intérieur et du comblement d'abandon : en effet une cinquantaine de poteries avaient été brisées dans ce milieu clos. Ces céramiques, presque complètes, ont de toute évidence servi à puiser l'eau et comptent une forte proportion de vases à liquide (boc, cruches, bouteilles...). Les vases appartiennent exclusivement aux productions réfractaires de la moyenne vallée du Rhône et sont attribuables au premier tiers du XIV^e siècle. On remarque, parmi cette série, des cruches vernissées poinçonnées de fleurs de lis ou avec incision, et trois majoliques locales à décor vert et brun. D'autres objets divers avaient également été rejetés dans la cavité : verrerie, broyeurs et palais en pierre taillée. Cet ensemble forme un mobilier de référence pour cette période car, jusqu'à ce jour, l'essentiel des séries contemporaines connues en Vaucluse provenait des fouilles urbaines d'Avignon. Par ailleurs, la datation du dépôt indique qu'un habitat d'un certain luxe se maintient sur le site jusqu'au bas Moyen Âge.



3